

FÊTE DU CHRIST-ROI

1^{ère} Lecture : Ézéchiel 34,11-12.15-17

I. Contexte

Faisant partie d'une section qui annonce le nouveau peuple de Dieu (33-39), ce texte, ainsi que tout le chapitre 34, est une réponse de jugement à l'incroyance des exilés de Babylone, bien que le prophète Ézéchiel ait présagé la prise de Jérusalem. Au chapitre 33 en effet, dont nous avons eu un passage au 23^e Ordinaire A sur « *le guetteur du Seigneur* », un rescapé de Jérusalem était venu annoncer au prophète la prise et la ruine de la ville. La veille, le Seigneur en avait averti son prophète, et il l'avait relevé de son mutisme qu'il lui avait imposé en signe du refus des exilés de l'écouter. Comme Ézéchiel, s'adressant aux exilés, annonce que la terre d'Israël deviendra un désert et ne sera plus habitée, les exilés atterrés viennent écouter ce qu'Ézéchiel doit encore leur dire, mais Dieu lui révèle qu'ils ne sont pas sincères, et espèrent seulement un revirement d'intervention de la part du Seigneur.

Vient alors le chapitre 34 : il annonce la création d'un nouvel Israël, avec un seul pasteur à sa tête, le Messie. On peut y voir trois parties :

- a) Condamnation des pasteurs d'Israël qui se paissent eux-mêmes et provoquent le malheur du troupeau (v. 1-10) ;
- b) jugement du troupeau dévoyé, entrepris par Dieu qui sera le seul Pasteur (v. 11-19) ;
- c) constitution du nouveau peuple de Dieu sous la conduite de ce divin Pasteur qui sera fils de David (v. 20-31).

Notre texte parle donc du Jugement de Dieu en vue du renouvellement de son peuple. J'ajouterai, expliqués brièvement, les passages omis par le Lectionnaire. La décision de Dieu (car tous les verbes y sont au futur) adviendra de quatre manières : délivrance, rassemblement, rétablissement, jugement du troupeau.

II. Texte1) Délivrance et rassemblement du troupeau dispersé (11-14)

- v. 11 : « *Maintenant j'irai moi-même* » (litt. : « *Me voici* »). « Voici » exprime un fait ou un comportement nouveau et soudain, répondant à une nécessité pressante. Ce que le Seigneur avait vainement demandé aux mauvais pasteurs, il décide de le faire lui-même sans tarder, si bien que le troupeau n'aura plus à se désoler d'être délaissé. Il était depuis toujours le Pasteur d'Israël (Ps 22,1), et il avait confié son pastorat à des hommes choisis et investis de son autorité. Comme il y eut de mauvais pasteurs qui, surtout durant le nouveau prophétisme, dévoyaient le peuple, le Seigneur se décide à exercer lui-même son pastorat ; c'est ce que fera Jésus Christ (Jn 10,11).

« *Je rechercherai mes brebis* » : Elles sont donc perdues ou égarées pour lui, bien qu'elles soient encore sous l'autorité de leurs mauvais pasteurs, et à l'exemple de ceux-ci, elles se sont pour la plupart éloignées de Dieu. Le Seigneur décide donc de partir à leur recherche, ce que Jésus fera (Mt 18, 12-14 ; Lc 19,10). « Et je veillerai sur elles » : traduction inexacte, car littéralement on a : « *Je les visiterai* » (de même, deux fois au v. 12). « Visiter » exprime une intervention énergique de Dieu pour reprendre en main une situation déplorable et y apporter une solution salutaire. Toujours favorable à

son Plan de Salut, cette sorte d'intervention divine est désastreuse pour les oppresseurs et les impies, et bienfaitrice pour les opprimés et les justes. La visite de Dieu est le préambule du Jugement, annonce que le Salut est proche.

- v. 12 : Cette visite sera semblable à celle du pasteur qui, venant au troupeau qu'il avait confié à des mercenaires vénaux, trouve ses brebis dispersées partout sur les collines et dans les champs sans qu'aucun d'eux ne s'en occupe (v. 6). La première chose qu'il fait est de repérer ses brebis et de constater l'état dans lequel elles sont. C'est pourquoi le terme « veiller » n'est pas exact : il suppose que le pasteur est présent, alors que « visiter ou inspecter » évoque sa venue auprès de ceux à qui il a confié ses brebis. Ceci correspond au texte même et à ce qui est dit au verset précédent. Cela dit, « visiter » signifie littéralement « expertiser ». C'est ce que Dieu va faire avant de « délivrer ses brebis ». Quand un magasin a été pillé et chamboulé, on fait l'état des lieux avant d'y mettre de l'ordre. Ainsi Dieu va venir dans la Personne de son Fils au milieu de son peuple à l'abandon, et se rendre compte de l'état où il est. Jésus en effet « a-visité son peuple » (Lc 1,68 ; 7,16).

« *Et je les délivrerai de tous les lieux où elles ont été dispersées* ». Il s'agit de l'Exil actuel où se trouvent les fils d'Israël, mais aussi de son prolongement futur. Or l'Exil est le châtement des péchés du peuple et surtout de ses pasteurs qui l'ont égaré ; Dieu va donc délivrer son peuple du péché. « *Un jour de brouillard et d'obscurité* » : Cette circonlocution dépend ou bien de « dispersées » ou bien de « délivrerai » ou bien des deux. Brouillard et obscurité désignent le lot des châtements subséquents, comme les misères, les oppressions, l'ignorance, les égarements, qui peuvent aussi servir d'avertissements salutaires. Car, Dieu étant lumière et vie, être séparé de lui par le péché, c'est être dans les ténèbres et l'ombre de la mort, et découvrir ceux-ci peut amener au repentir qui appelle le pardon divin.

- v. 13-14 (omis) : C'est la deuxième action de Dieu. Il rassemblera les membres de son troupeau sur les montagnes d'Israël où il y aura de gras pâturages, c.-à-d. sur la Terre de la Promesse divine, qu'Israël avait reçue de son Dieu, mais qu'il avait abandonnée par ses péchés, et où abonderont les dons de la miséricorde de Dieu, en vue de préparer son peuple à recevoir le Salut. Jésus a accompli cela, en s'efforçant de rassembler les brebis perdues de la maison d'Israël comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et en annonçant l'Évangile du Royaume des cieux qui remplit la Loi et les Prophètes.

2) Rétablissement et jugement du troupeau rassemblé (v. 15-19)

- v. 15 : Dans la première partie du texte, l'ancienne situation était remplacée par l'annonce d'une nouvelle ; ici, l'annonce de nouvelles relations remplace les anciennes. Nous abordons la troisième action de Dieu. « *C'est moi qui ferai paître* » : Dieu exercera lui même son pastorat. Quand Jésus fera pasteurs ses Apôtres, ce sera seulement à cause de la condition terrestre de son Église, mais invisiblement il est le Pasteur de l'Église et de chacun de ses membres, comme Pierre le dit en 1 Pi 2,25. « *C'est moi qui le ferai reposer* » : littéralement et dans la Septante et les (Néo)-Vulgate, on a « *gîter* » qui exprime une attitude d'une certaine durée. Basée sur le repos qui fondamentalement signifie la saine jouissance du fruit de la fidélité à Dieu en tout, cette sorte de repos qu'on a ici désigne la paix divine qui écarte le trouble et l'angoisse, et qui est obtenue dans l'humilité et la confiance. Jésus le disait à ses disciples : « *Venez à moi, vous qui peinez sous le fardeau, et moi je vous ferez reposer* » (Mt 11,28).

- v. 16 : Vient alors, pour bénéficier de ces soins, la guérison d'une série de malades du péché ; ils sont répartis en ordre décroissant de gravité :
- « *celle qui est perdue* », c.-à-d. celle qui ne veut plus du Seigneur : celle-là, le Seigneur la cherchera ;
 - « *celle qui est égarée ou repoussée* (= qu'on a égarée) » c.-à-d. celle qui s'est ou est détournée du Seigneur ; celui-ci la fera revenir à lui par le don du repentir ;
 - « *celle qui est blessée* », c.-à-d. meurtrie, ne résistant plus au mal ; le Seigneur la pansera ;
 - « *celle qui est faible* », c.-à-d. celle qui est découragée : le Seigneur la fortifiera ;
 - « *celle qui est grasse et vigoureuse* » peut signifier deux sortes de brebis selon ce que le Seigneur fera d'elle ; on a en effet :
 - en hébreu : « *Je l'anéantirai* » ; cette brebis est alors celle qui est pleine de zèle pour acquérir sa propre justice par l'observance de la Loi, comme les juifs qui ont « *un zèle mal éclairé* » (Rm 10,2-3) : celle-là, Dieu l'écartera du Salut du Christ ;
 - dans la Septante et les (Néo)-Vulgate (qui prennent « שָׁמַר, garder » au lieu de « שָׁמַד, anéantir »)¹ : cette brebis est alors celle qui est pleine de zèle pour Dieu, comme Jésus qui « *est zélé pour la maison de son Père* » (Jn 2,17) ; celle-là, le Seigneur la « *gardera* », l'entretiendra.

« *Je la ferai paître dans le jugement* » (et non « avec justice » du Lectionnaire). Comme cela s'applique à la brebis grasse et vigoureuse, le jugement particulier a deux sens différents :

- Si la brebis est anéantie, écartée de Dieu, son jugement consistera à être traitée comme les païens ou les juifs qui sont hors du Salut du Christ.
- Si la brebis est gardée, entretenue par Dieu, son jugement consistera à recevoir et vivre le Salut du Christ.

Dans les deux cas, c'est par cette dernière sorte de brebis que commencera le jugement décrit aux versets suivants. Mais personne ne peut savoir quel sera son jugement, car le jugement relève de Dieu seul, lui qui voit le fond des cœurs, et personne ne peut juger convenablement ses semblables ni non-plus soi-même. Voici ce que dit Augustin d'Hippone : « Dans l'un et l'autre cas on se tromperait » ; et il explique :

- A propos de son semblable : de l'un on désespère, et voilà que subitement il se convertit ; d'un autre on espère, et voilà qu'il succombe.
- A propos de soi-même : personne ne sait s'il est digne d'amour ou de haine. Qui en effet sait ce qu'il est aujourd'hui ? Et même s'il le sait quelque peu, il ne sait pas ce qu'il sera demain.

Seul Dieu sait ce que nous sommes, et il juge chacun avec justice.

- v. 17 : « *Je vais juger entre brebis et brebis, entre béliers et boucs* ». « Brebis et brebis » désignent le commun du peuple, « Béliers et boucs » désignent ceux qui sont appelés chefs du peuple (ceux-ci n'étant pas nécessairement pasteurs). C'est la quatrième action de Dieu, le jugement, le tri entre ceux qui sont fidèles et ceux qui sont infidèles. Dans notre évangile, Jésus dira que le Fils de l'homme Roi fera ce jugement, encore qu'il s'agira aussi du Jugement dernier. Nous voyons donc que nous ne pouvons juger ni les autres ni nous-mêmes (1 Cor 4,3-4). Le chrétien qui juge se rend même coupable,

¹ Aux mots dont il avait fait le thème biblique, l'abbé Gérard Weets choisissait une traduction regroupant les sens donnés par les dictionnaires, et à laquelle il se tenait. Ici, par exemple, Sander donne à שָׁמַד les sens de « détruire, exterminer », mais aussi au Niph. passif : « être abattu, être anéanti, être détruit, être désolé, être exterminé ». Il a écrit en marge : « anéantir ». Ce procédé lui permettait de toujours traduire de la même façon un même mot, et de cette manière, de mieux distinguer les différences de nuance entre des mots très proches de sens.

car dire de quelqu'un qu'il est condamné ou sauvé, c'est prendre la place de Dieu, c'est nier que le Fils de Dieu est le Juge (Jn 5,22).

- v. 18-19 (omis) : exposent la nécessité de ce jugement qui sera sévère pour les pécheurs qui oppriment, et bienfaisant pour les fidèles opprimés.

Conclusion

Ce texte est une prophétie qui annonce la mission de Jésus durant sa vie publique, dans l'Église et à sa Parousie, car le Jugement commence dès que Jésus est là, et ce commencement du Jugement s'exerce à propos de la foi en lui (Jn 3,18-19). Sur terre, Jésus a cherché ce qui était perdu, a rassemblé des disciples et souvent les foules, les a nourris de sa Parole, a soigné et guéri les malades, et a dit, selon la volonté de son Père, qu'il jugerait et sauverait ; mais tout cela, il l'a accompli en signes, car il ne pouvait le réaliser d'une façon déterminante qu'après sa Résurrection. Dans l'Église, il commence et continue de réaliser efficacement sa mission de Salut par sa grâce et l'action du Saint-Esprit, mais ce n'est pas d'une façon plénière, définitive et immuable, puisque l'Église est encore dans le temps. A la Parousie seulement, la mission du Seigneur Jésus et du Saint-Esprit étant terminée, le Jugement sera absolu dans sa réalisation et éternel dans ses effets. Puisque nous sommes au temps de la patience et de la miséricorde de Dieu, mais en attente du Jugement dernier, ce texte nous engage à la vigilance et à la confiance. La confiance, parce que l'Esprit de Jésus continue de délivrer, de rassembler, de rétablir, de sauver, et nous pouvons toujours faire appel à lui ; la vigilance, parce que nous sommes faibles et pécheurs, inconstants et inattentifs, et que nous pouvons être présomptueux ou négligents.

Ce texte nous révèle aussi autre chose : ne juger personne, ni Dieu, ni le prochain, ni soi-même. Il va de soi que nous ne pouvons juger Dieu ni sa Parole, et pourtant il peut arriver que nous jugions certaines de ses paroles ou la valeur de sa conduite ; p. ex., comme le dira notre évangile : la damnation éternelle pour des péchés temporels. Nous devons prendre garde à cela, car bien des fautes dans ce domaine (critiques, réclamations, désaveux) se commettent, même dans l'Église. Quant aux jugements à ne pas porter sur le prochain et soi-même, une question se pose parmi d'autres : si nous ne pouvons pas juger, pourquoi Dieu nous a-t-il donné la capacité de juger, et comment parvenir à ne pas juger ? Il y a trois réponses à avancer :

- a) Nous arrivons à ne pas juger, si nous attendons vraiment le Jugement de Dieu, si nous croyons que son Jugement sera juste et résoudra tout. En nous disant cela, non seulement nous ferons taire notre envie de juger, mais aussi nous serons persuadés que nos jugements nous seront reprochés au Jugement dernier.
- b) Si Dieu diffère de juger définitivement les hommes en leur temps, lui qui pourtant ne se trompe jamais, comment oserions-nous prétendre savoir bien juger, nous qui nous trompons souvent nous-mêmes. Nous ne devons donc juger personne, et cela ni en bien ni en mal, mais nous devons, envers les autres et envers nous-mêmes, encourager, aider, supporter et corriger avec miséricorde, justice et charité.
- c) Notre capacité de juger nous a été donnée pour apprécier la valeur des actes et des paroles (et pour nous-mêmes de nos intentions), en vue d'abord de notre propre conduite, ensuite de la correction fraternelle (23^e Ordinaire A), et non pour porter un verdict. Nous ne connaissons d'ailleurs pas les intentions des autres, et Dieu regarde avant tout l'intention. Et puis, celui qui, p. ex., a mal agi, peut se corriger, et alors à quoi aura servi notre condamnation portée sur lui ? Si notre capacité de juger nous a été donnée pour aider les autres, c'est surtout pour nous-mêmes, pour notre amendement et notre progrès dont nous avons bien besoin. C'est ce que Paul dit en 1 Cor 11,31-32.

Ce que nous devons donc faire, c'est nous fier à Jésus seul, non à nous-mêmes ni à autrui, fuir tout jugement téméraire et nous examiner nous-mêmes. Quand on cherche uniquement la volonté de Dieu et que l'on travaille à faire ce que Jésus demande, on n'a pas le temps de juger les autres.

Épître 1 Corinthiens 15,20-26.28I. Contexte

Cette épître fait partie du cinquième et dernier problème traité par Paul pour corriger et instruire les Corinthiens qui s'illusionnent sur la résurrection des morts. A part le dernier verset, nous avons déjà eu ce texte à l'Assomption, et nous aurons 1 Cor 15 quatre fois en l'Année C. A l'Assomption, j'ai expliqué notre texte sous l'angle de l'accession à la gloire éternelle de tous ceux qui ont vécu pour le Christ, et en premier lieu, de la Mère de Jésus.

Aujourd'hui nous allons nous en instruire sous un angle légèrement différent : la réussite du Plan de Dieu par Jésus Christ, le Fils du Père, réussite que Paul expose après avoir rappelé l'importance capitale de la résurrection.

II. Texte1) Participation nécessaire à la Résurrection du Christ (v. 20-23)

- v. 20 : « Le premier ressuscité », mais littéralement, c'est « *Prémice* ». Les prémices sont les premières gerbes à moissonner et les premiers fruits à récolter qui doivent être offerts à Dieu pour reconnaître que tout lui appartient, et pour avoir le droit d'en disposer. Les baptisés sont des ressuscités, parce qu'ils participent à la Résurrection du Christ Jésus, prémices qui s'est offert au Père. « Parmi les morts » : traduction incorrecte de « *Parmi ceux qui se sont endormis* », terme qui est toujours employé pour ceux qui sont morts unis au Christ dans l'espérance de la résurrection, comme nous l'avons vu pour l'épître du 32^e Ordinaire A où le Lectionnaire le traduit correctement. Ceux-là ne sont pas encore ressuscités dans leur corps, mais ils le sont dans leur âme par leur union au Christ, et déjà la résurrection de leur âme est bien davantage que son immortalité.

« *Prémice de ceux qui se sont endormis* » signifie donc :

- a) Jésus Christ ressuscité en son humanité est la garantie de la résurrection des corps de ceux qui se sont endormis en lui. Il est prémice dans son offrande personnelle au Père, mais il est en même temps grand prêtre, celui qui intercède pour les siens auprès du Père et qui les offrira au Père lors de leur résurrection corporelle ;
 - b) il est certain que ceux qui se sont endormis dans le Christ Jésus ressusciteront, parce qu'ils sont son complément indispensable, en tant que membres de son Corps mystique, l'Église Une, sainte, Catholique et apostolique. Sans ce complément vital, l'Incarnation du Fils de Dieu eut été inutile et sa vie terrestre éternellement perdue. Ceux-là attendent donc dans la joie et l'action de grâce de devenir avec leur corps la propriété bien-aimée de Dieu.
- v. 21 : « *Par un homme, la mort et la résurrection* » : La résurrection des croyants est un élément essentiel du Plan de Salut de Dieu, car elle répare l'état désastreux de la mort éternelle jusqu'à l'anéantir. Parce que la mort est venue par un homme, c'est aussi par un homme que Dieu a voulu la résurrection. Cela signifie que le Fils de Dieu a assumé non pas une autre humanité que la nôtre, mais notre humanité pécheresse et mortelle, et qu'il l'a ressuscitée. Autrement dit, c'est dans la mort que Dieu a placé la résurrection, si bien que celle-ci nous concerne aussi, que nous avons droit à la résurrection comme à la mort.
 - v. 22 : parle uniquement de ceux qui se sont endormis dans le Christ, et non des juifs, des païens, des athées dont Paul ne traite pas ici. Le parallélisme avec le v. 21 est à la fois

plus général et plus précis. Toute l'humanité a obtenu la mort en Adam, elle pourra aussi être vivifiée dans le Christ. Cette vivification en Dieu s'est déjà faite au baptême ecclésial par le Saint-Esprit, et trouvera sa perfection dans la résurrection des corps unis à l'âme purifiée. Quant aux autres hommes, cette vivification par et dans l'Esprit du Christ est un appel à leur conversion et à leur foi en Jésus, Christ et Seigneur.

- v. 23 : Cette vivification finale et plénière de l'humanité sauvée se fait dans un ordre prévu. D'abord « *le Christ comme prémice* » (et non « premier » du Lectionnaire), comme promesse et garantie de la résurrection des siens, car pour lui, cela a déjà eu lieu à sa Résurrection et à son Ascension. « *Ensuite* », c.-à-d. en conséquence certaine et nécessaire, « ceux qui seront au Christ lorsqu'il reviendra », littéralement « *ceux du Christ dans son Avènement (ou Parousie)* ». Il est préférable de traduire, comme les (Néo) Vulgates, « *ceux qui sont* » au lieu de « ceux qui seront », car Paul, tout en voulant parler de la résurrection des corps, ne dit plus « ceux qui se sont endormis », mais « *ceux (de tous les temps) qui sont au Christ* ». Pour ceux qui sont désireux de plus de précision, le texte original dit « *ceux qui sont du Christ* » et non « ceux qui sont au Christ ». La différence porte sur les prépositions « de » et « à », car dans le grec biblique, on a assez souvent « de » que l'on traduit habituellement par « à ». Pour comprendre cette petite différence, prenons l'exemple bien connu de « tenir à telle réalité » et « tenir de telle réalité » : « tenir à » marque le désir, la saisie, la maîtrise ; « Tenir de » marque l'origine, la qualité, la conformité. Ainsi, « tenir à telle réalité » signifie vouloir la garder, et « tenir de telle réalité » signifie être devenu ce qu'elle est. Dès lors, « ceux qui sont au Christ » désigne ceux qui sont attachés à lui, et « *ceux qui sont du Christ* » désignent ceux qui se réclament de lui.

« Lorsqu'il reviendra », littéralement « *Dans sa Parousie* » : les ressuscités sont englobés dans la Présence glorieuse du Christ, parce que celui-ci, ayant son humanité divinisée, est partout (voir le 33^e Ordinaire A, dans la conclusion). Ceci nous rappelle les paraboles des vierges et des talents : comme les personnages de ces paraboles, ils ont entretenu la grâce de leur baptême par l'huile prise en réserve, et ils l'ont mise à profit par la fructification des talents.

2) Soumission de tout au Christ, et du Fils au Père (v. 24-28)

- v. 24 : « *Puis ce sera la fin* » : comme le Lectionnaire le traduit, cette fin est plus ontologique que chronologique. Elle exprime la conséquence dernière recherchée, le but définitif d'une activité qui est passée par de nombreuses croissances. Il s'agit ici de l'achèvement plénier de l'œuvre salvatrice et universelle du Christ.

Cette fin, cet achèvement adviendra « *lorsque le Christ livrera sa royauté et le Royaume à Dieu le Père* ». En tant qu'homme, le Fils de Dieu incarné avait eu comme mission d'établir lui-même, puis par le Saint-Esprit, le Règne de Dieu, et il l'a établi parfaitement et peut donc transmettre au Père ce Royaume achevé. En même temps, « *il détruira toutes les puissances du mal* ». Le verbe traduit par « détruire » est καταργέω, désœuvrer », c.-à-d. rendre inactif et inutile, ce qui est pire que celui de ne plus exister. C'est un état où l'on ne peut plus obtenir ce dont on a besoin, ni servir à quoi que ce soit. Paul explicitera ces « *puissances du mal* » aux v. 25-26, et notamment par l'expression « *mettre sous ses pieds* ». C'est ce que l'on appelle l'enfer ou la damnation éternelle de tout ce qui s'est opposé et s'oppose éternellement à Dieu. Les puissances du mal seront rendues inutiles par la volonté divine selon un juste verdict du juste Juge.

- v. 25 : « *Car il faut qu'il règne* » : sur la terre, Jésus, Christ et Seigneur, règne déjà mais incomplètement, puisque les puissances du mal continuent de sévir contre ceux qui sont du Christ. Elles sont « *les ennemis du Christ* », qualifiées littéralement de « *principat, autorité et puissance* » (v. 24) qui indiquent combien elles sont orgueilleuses, néfastes et tyranniques. C'est seulement au Jugement dernier que tout cela n'aura plus aucune prise sur les élus bienheureux, et sera mis sous les pieds du Christ.

- v. 26 : La mort est dite « *le dernier ennemi* », car elle est le dernier mal que Jésus en mourant à vaincu par sa Résurrection, est le dernier état de l'homme sur la terre, et est le plus grand et ultime châtement du péché. Elle aussi sera éternellement détruite, désœuvrée, éloignée des élus du Ciel.

- v. 27 (omis) : dit que, si tout sera soumis au Christ, c'est à l'exception de Dieu qui lui a tout soumis. Ceci nous paraît évident, mais Paul veut souligner que c'est aussi comme homme que le Christ a tout soumis sous ses pieds, et veut préparer ainsi ce qu'il va dire au verset suivant.

- v. 28 : « *Lui aussi, le Fils, se soumettra* ». Le Lectionnaire traduit : « se mettra sous le pouvoir », sans doute pour éviter de mal comprendre « se soumettre », mais cette traduction est équivoque, car elle peut signifier qu'il s'agit du Fils comme homme, puisque le v. 27 n'a pas été traduit. Mais il s'agit bien de « soumission du Fils à Dieu ». Comment dès lors le Fils de Dieu peut-il être dit « se soumettre à Dieu » ? Parce que le Verbe, le Fils unique qui est l'égal du Père, n'existe qu'engendré par le Père, dépendant totalement du Père, et tout donné au Père. Ceci est vrai de toute éternité dans la Sainte Trinité, et donc vrai aussi pour la mission du Fils qui est sorti du Père et qui revient au Père avec son œuvre achevée.

« Et ainsi », mais littéralement on a « *Afin que* ». Il ne va pas s'agir d'un fait, mais d'un but, celui du Plan du Salut de Dieu. Ce but est que Dieu soit tout, en tous et en tout. Ce n'est pas seulement le Fils et l'humanité sauvée qui seront en Dieu, c'est aussi et pleinement Dieu qui sera en tous, c.-à-d. qui règnera sur tout et diviniserà tout. Nous est ainsi révélée la participation de tous à la nature divine (2 Pi 1,4).

Conclusion

Même si ce texte parle seulement de ceux qui ont été fidèles au Christ jusqu'à la mort, il nous révèle des choses importantes sur la fin du monde, ou plutôt sur l'achèvement du Plan de Dieu à la Parousie du Christ glorieux. Réalisée pleinement dans la personne du Christ qui a vaincu la mort par sa résurrection, la Parousie (qui veut dire « Présence ») commence par la résurrection corporelle de ceux qui, revêtus de la vie du Christ ressuscité, se sont endormis en lui, continue par le Saint-Esprit pour ceux qui attendent dans la fidélité son achèvement, et se termine par l'établissement parfait du Royaume centré sur le Fils incarné pour la gloire du Père. Et à partir de la Parousie, le Plan du Salut s'achève par la remise au Père du Royaume débarrassé des puissances du mal, et par le retour du Fils au Père, afin que Dieu soit tout en tous. La Parousie a donc une double face : une face tournée vers nous pour nous sauver du péché et nous attirer au Christ ; et une face tournée vers Dieu pour que tout avec le Fils entre dans la gloire éternelle de la Sainte Trinité.

Le terme « jugement » ne se trouve pas dans le texte, mais sa réalité y est un peu partout. Il est exprimé, par le Salut (qui signifie délivrance et victoire) et la glorification de ceux qui ont vécu pour le Christ, et par la condamnation suivie du rejet de tout ce qui se sera opposé à lui. Mais ce qui est surtout montré du Jugement, c'est son aspect joyeux – qu'exprime justement le terme de « Parousie » – pour ceux qui se seront efforcés d'imiter Jésus Christ jusqu'à la fin. Car,

comme Paul le dira ailleurs : « *Il n'y a plus maintenant de condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus* » (Rm 8,1). Autrement dit, c'est le triomphe de l'amour de Dieu pour les hommes, manifesté par le Christ Jésus. Nous en découvrons encore mieux la grandeur et la patience : depuis les origines, l'amour véritable, la charité de Dieu n'a jamais lâché prise, a vaincu tous les obstacles, a encouragé et soutenu tous les efforts, et s'engage à réaliser le maximum, la divinisation éternelle de l'Église, qui rend capable d'aimer Dieu et son prochain comme Dieu s'aime lui-même. Tous les dons de Dieu dans le temps étaient des signes de cet amour infini et seront absorbés dans cet amour. Seule la charité demeure et se déploiera éternellement. Paul le disait dans notre même Épître : « *La charité ne passera jamais* » (1 Cor 13,8).

Évangile : Mt 25,31-46

I. Contexte

Cet évangile vient juste avant la Passion de Jésus, et achève le dernier grand discours, le Discours eschatologique de Jésus, comme pour montrer qu'il n'a plus rien à enseigner et qu'il doit opérer le Salut des hommes, voulu par son Père, par sa mort et sa résurrection. De fait, notre texte parlera du Jugement dernier, but ultime de son enseignement sur le Salut définitif et plénier, mérité par sa mort glorieuse.

De plus, notre texte fait suite aux paraboles des vierges et des talents, et comme elles, concerne tous les membres de l'Église. Mais, comme il traite aussi du Jugement dernier où toutes les nations sont également concernées, Jésus en parle à ses disciples, parce qu'eux seuls peuvent le comprendre, et pour qu'ils se préoccupent, à leur tour, du Salut des nations. Comme ce texte soulève plusieurs problèmes, nous en verrons d'abord la portée générale.

II. Portée générale du texte

1) Genre littéraire à envisager

Notre texte est un des plus insuffisamment compris et des plus difficiles, et cela à cause de sa Simplicité remarquable et de sa clarté éblouissante. Quand une lumière intense aveugle, elle éclipse tout ce qui est autour d'elle. Il en est de même ici : l'éclat projeté par le texte, à la fois humble et majestueux, estompe la richesse cachée qui s'y trouve. Aujourd'hui surtout, on l'a réduit pratiquement à deux versets que l'on résume ainsi : « Nous serons jugés uniquement sur la charité envers les pauvres indigents ». On ajoute parfois un mot de Jean de la Croix : « *Au soir de notre vie, nous serons jugés sur l'amour* ». Si ceci est vrai, encore faut-il s'entendre sur le terme « amour ». Si nous avons retenu tout ce que nous en avons vu, nous voyons immédiatement que l'amour véritable ne consiste pas seulement à aider les indigents. En outre, deux textes nous préviennent :

- a) « *Qui aime l'iniquité, déteste son âme* » (Ps 10,5 ou 6), c.à.d. celui qui n'aime pas Dieu ne s'aime pas lui-même ; et quand on ne s'aime pas soi-même, on n'aime pas vraiment le prochain, puisqu'il est dit qu'il faut l'aimer comme soi-même. Dès lors, quand on n'aime pas Dieu, on n'aime pas non plus le prochain. L'amour envers Dieu n'est donc pas exclu de notre texte ; au contraire, nous l'y verrons totalement impliqué.
- b) « *Si je donne-par-morceaux tous mes biens aux pauvres ... or que je n'ai point la charité, je ne suis rien* » (1 Cor 13,3). Si je n'ai pas la charité, l'amour de Dieu par la grâce sanctifiante du Saint-Esprit, moi-même et mes actes sont nuls. C'est ce que nous trouvons aussi dans notre texte.

Notre texte parle donc à la fois de l'amour de Dieu et de l'amour du prochain, ou plutôt de l'unique amour de Dieu et du prochain, qui est l'essentiel de la vie chrétienne. Notre évangile n'est pas une réduction mais le sommet de notre vie chrétienne.

Habituellement, on dit que le texte expose des faits réels et des personnes qui existent encore aujourd'hui. Et pourtant il s'agit aussi d'une parabole. D'une part, on ne peut pas nier qu'il soit question de faits et de personnes réels, et cela pour trois motifs : d'abord Jésus se désigne clairement lui-même (« C'est à moi que vous l'avez fait »), ce qu'il ne fait jamais dans les autres paraboles sinon sous la forme de titres et de représentations ; ensuite Jésus n'introduit pas ce texte par « Le Royaume des cieux et semblable à » ou « Il en est comme » (c.à.d. une comparaison) ; enfin les activités effectuées sont des commandements qu'il faut pratiquer. Mais d'autre part, c'est aussi une parabole, -comme les questions suggérées par le texte vont le prouver, -comme la particule « or » [δε], introduisant notre texte, relie ce dernier aux paraboles précédentes, et -comme l'amour envers Dieu, que j'ai relevé plus haut, y est fortement envisagé. Le texte cache donc beaucoup de choses. En fait, c'est une des paraboles fréquentes dans la Bible : elle est du ressort du symbole, qui est une réalité vue en profondeur telle que Dieu la voit. Elle est appelée aujourd'hui une parabole en acte, telle la tempête apaisée par exemple. En outre, deux autres faits montrent qu'il s'agit d'une parabole :

- a) Tout le Discours eschatologique de Jésus porte sur la vigilance. Notre texte, comme les paraboles qui précèdent, parle donc aussi de la vigilance, et pas seulement du Jugement dernier. Il fait dès lors partie d'une série de paraboles.
- b) De la même façon, les paraboles précédentes parlent aussi du Jugement dernier : dans la parabole des vierges, Jésus demande d'être prêts à son heure ; dans celle des talents, il demande des comptes, ici, il porte un verdict. Notre texte est ainsi une parabole qui achève les deux autres.

2) Nombreuses questions soulevées : en voici quelques-unes :

- Jésus se nomme d'abord Fils de l'Homme, puis Pasteur, puis Roi. Pourquoi se donne-t-il ces trois titres en même temps ?
- Que viennent faire les nations dans notre parabole, alors que les précédentes concernaient seulement l'Église ?
- Il s'agit d'abord des nations, puis des brebis et des chèvres (litt. : des chevreaux), puis des « justes » qui sont à la droite de Jésus, et de « ceux-ci » innommés. Pourquoi ce glissement du général au particulier, du déterminé à l'indéterminé, de l'humanité aux individus ?
- Pourquoi Jésus donne-t-il seulement six attitudes des hommes, dites quatre fois, et non pas, p. ex. celles du Décalogue, comme il l'avait fait plusieurs fois auparavant, notamment : « Honore ton père et ta mère », ou « Tu ne tueras pas », « tu ne voleras pas » ?
- Pourquoi Jésus dit-il : « J'ai eu faim » et « C'est à moi que vous l'avez fait » ? Jésus ressuscité et glorieux peut-il avoir faim ? Et comment tous peuvent-ils le voir ?
- Pourquoi tous demandent-ils à Jésus : « Quand t'avons-nous vu avoir faim ? » et non pas : « Était-ce toi que nous avons vu avoir faim ? ».
- Qui sont « les petits qui sont mes frères » ? Et pourquoi Jésus ne dit-il pas « les malheureux » dont il venait de parler ?
- N'est-ce pas étonnant qu'il y ait disproportion entre l'attitude des uns et leur récompense, la vie éternelle, et entre l'attitude des autres et leur punition le feu éternel ?

Je ne traiterai que certaines de ces questions, et n'envisagerai pas la question importante vue spécialement la dernière fois : l'anticipation de la Parousie et du Jugement.

III. Texte

1) Mise en place du tribunal du Christ Seigneur (v. 31-33)

- v. 31 : « Quand le Fils de l'Homme viendra dans sa gloire » : Ce Fils de l'Homme est l'homme Jésus qui a été humilié et rejeté, puis qui a été élevé et glorifié. Voilà une question résolue : tous le voient et le reconnaissent, parce qu'il manifeste son humanité glorifiée. « Et tous les anges avec lui », car, envoyés sur la terre pour aider les hommes, ils sont témoins

de ce que ceux-ci ont fait. Et « *Il siégera sur le trône de sa gloire* » : ceci exprime la suprématie divine du Fils de l'Homme. Comme le Père est aussi sur le trône (Ap 3,21), la Sainte Trinité est également présente, mais elle se manifeste par et à travers le Fils de l'Homme. Comme nous l'avons vu dans l'épître, il s'agit de la Parousie du Seigneur face aux hommes, et non de celle face à Dieu pour la remise du Royaume au Père.

- v. 32-33 : Du rassemblement de toutes les nations, on a parfois dit que les membres de l'Église n'y sont pas envisagés, mais cette opinion est contredite par plusieurs textes, notamment cette parole de Paul : « *Nous serons tous mis à découvert devant le tribunal du Christ* » (2 Cor 5,10). Ce rassemblement fait suite à la résurrection corporelle de tous les hommes, justes et pécheurs (Ac 24,15), et ils comparaissent devant le Fils de l'Homme pour être jugés. Ce jugement est unique en son genre : il n'y a pas d'assesseurs, de témoins, d'accusateurs, d'avocats. Car le Seigneur Jésus Christ n'a pas besoin d'être éclairé, il sait tout, il juge avec justice, et il donne à chacun de voir clairement ce qu'il est « devant lui ».

« *Et il les séparera les uns des autres* » : Tous les hommes depuis Adam sont séparés en deux groupes, l'un composé de brebis que le Juge met à sa droite, l'autre composé de chevreaux (ἔριφος, v. 32) et petits chevreaux (ἐρίφιον, v. 33) qu'il met à sa gauche, comme fait le pasteur auquel il s'identifie. Que toute l'humanité soit le troupeau du Christ Pasteur pose un nouveau problème, à propos duquel nous pouvons déjà dire ceci. Il y a trois sortes d'hommes : – les païens qui ont la Révélation naturelle, – les juifs qui ont la Révélation surnaturelle de la Loi, – les chrétiens qui ont la Révélation surnaturelle de l'Évangile (1 Cor 10,32). Dans chacun des deux groupes [brebis – chevreaux], chacun sera jugé selon la Révélation qu'il aura reçue, et selon la façon dont il y aura répondu, façon exprimée plus loin par les six attitudes exigées. Celles-ci sont connues de tous les hommes qui peuvent dès lors se rendre compte s'ils les ont observées, bien qu'elles soient comprises différemment selon la Révélation reçue. Et Jésus est le Pasteur de tous les hommes, parce qu'en tant que Dieu, il les a éclairés et aidés, et parce qu'en étant ressuscité, il a reçu tous les pouvoirs du Père. S'ingéniant à sauver tous les hommes par le Saint-Esprit, il s'est dévoué pour chacun d'eux, s'est mis à leur portée, a donné ce dont ils avaient besoin, a reproché leurs péchés, à appelé à la pénitence, etc., comme un bon pasteur le fait pour son troupeau qu'il connaît bien et qu'il entretient. Tous les hommes se verront donc félicités ou accusés pour des actes dont ils ont connaissance, et spécialement pour les six attitudes qu'ils entendront.

2) Verdict bienfaisant pour les justes (v. 34-40)

- v. 34-36 : « *Le Roi* » : Jésus revient à ce titre qu'il avait suggéré au v. 31 par le terme de « trône », et il va exercer une de ses fonctions principales, tout à fait de mise en cette circonstance celle de juger. Il s'appellera encore « le Roi » au v. 40, parce qu'il s'adressera aux justes qui lui ont obéi, mais il ne s'appellera pas ainsi aux innombrables désobéissants à sa volonté. Car le roi selon le cœur de Dieu, tel David, – et Jésus, fils de David, exerce la royauté de Dieu – est bienfaisant et aimant, servi et honoré. Il était déjà Roi à son Incarnation, il le dira à Pilate durant sa Passion et il le confirmera à son Ascension au Ciel où il siégera à la droite du Père ; et c'est pourquoi il avait autorité sur tous les hommes, donnait la besogne à chacun, et exigeait l'obéissance en réponse à tous ses dons. Maintenant il achève sa fonction de Roi divin, en allant juger avec justice les intentions et les actes de tous.

Il s'adresse d'abord à ceux qui sont à sa droite. « Venez ! » dans les (Néo-) Vulgate, traduisant « δεῦτε » [Allez !, En avant !] adverbe d'exhortation : il les attire à lui. Puis, de sa qualité de « Béni », il les appelle « *les bénis de mon Père* », et les fait héritiers du Royaume préparé par Dieu depuis la Création du monde. Le fait que le Royaume était prévu de toute éternité et ne serait établi pleinement et définitivement qu'à la Parousie, révèle que Dieu a créé le monde et l'homme, choisi Israël figurant l'Église, en vue du Royaume parfaitement achevé à la Parousie du Christ, ce qui veut dire que tous ces héritiers du Royaume, païens, juifs et chrétiens, ont eu la capacité d'agir de façon à mériter le Ciel par la grâce de l'Esprit du Christ. Quand donc on dit : « En dehors de l'Église, il n'y a pas de salut », – ce qui est vrai – on veut dire que les païens et les juifs ont été touchés par la grâce du Saint-Esprit présente dans l'Église, et participaient à leur mesure, comme on l'a vu plus haut, aux biens divins de l'Église.

Jésus dit alors en quoi ces justes ont été fidèles à sa grâce. Il s'agit de six comportements qui expriment les besoins essentiels de l'homme dans toute société, y compris dans l'Église, et qui relèvent de tous les niveaux : matériels, physiologiques, psychologiques, personnels et sociaux, intellectuels et moraux, religieux et spirituels. Laissons de côté l'explication de ces comportements réels et paraboliques. Et efforçons-nous de comprendre pourquoi Jésus dit : « *J'ai eu faim, j'étais nu, ...* », et non : « *Tel malheureux a eu faim, ...* ». Ce qu'il dit est d'une grande portée ; cherchons-la. Nous connaissons et nous comprenons des paroles de Jésus apparemment semblables : « *Qui accueille un enfant comme celui-ci, m'accueille* » (Mt 18,5) ; « *Qui reçoit mon envoyé, me reçoit* » (Jn 13,30) ; « *Qui vous accueille, m'accueille* » (Mt 18,40) ; « *Qui vous écoute m'écoute, qui vous rejette me rejette* » (Lc 10,16). Mais cela ne correspond pas bien à ce que Jésus dit maintenant, tout en y orientant. Là, il disait que deux personnes étaient concernées : lui et quelqu'un d'autre ; ici, il dit que lui seul est concerné, même si c'est à propos des malheureux. (On a la même chose en Ac 9,4-5). Il ne dit pas en effet : « *En nourrissant un affamé, vous m'avez nourri* », mais « *J'avais faim, et vous m'avez nourri* ». Que veut-il donc dire ?

Il serait absurde de dire que Jésus ressuscité et glorieux aurait repris son ancienne vie terrestre, souffrante, pauvre et mortelle. Et de toute façon, le texte nous en empêche, car il dit plus loin qu'on l'a nourri, quand on a nourri « *l'un de ses très petits qui sont ses frères* ». Il s'agit donc d'une autre personne que lui. Mais alors que veut-il faire comprendre, lorsqu'il dit : « *J'ai eu faim, ... j'étais nu, ...* » ? Il ne veut pas dire seulement qu'il s'est identifié à ces très petits, il veut surtout dire que ceux-ci ont vécu sa propre faim, sa propre faiblesse, son propre emprisonnement. Autrement dit, Jésus n'a pas assumé leur faim, car ce serait retomber dans les exemples donnés dans le paragraphe précédent, mais ce sont ces très petits qui ont assumé sa faim et sa misère. Ceci est d'une grande profondeur, qui relève du mystère de l'Incarnation. Il est nécessaire d'en donner l'explication que voici :

Il n'y a qu'une seule humanité, mais nous pensons habituellement que c'est la nôtre, ce qui est vrai en partie mais pas de la façon dont nous le pensons. En fait, l'humanité est seulement celle du Verbe incarné. En créant Adam, le Verbe de Dieu s'exprimait par et en Adam, il se faisait Adam d'une façon inachevée et imparfaite comme Paul le dit : « *Adam était la figure du Christ* » (Rm 5,14), c.à.d. une ébauche du Christ. Quand donc Adam pèche, c'est l'humanité ébauchée du Christ qui chute, qui vit les souffrances de ses descendants, qui fait endosser sa faim, sa soif, sa nudité, son infirmité aux siens qui deviennent malheureux. Mais, dira-t-on, tout cela concerne Jésus avant sa Résurrection, et notre texte parle de Jésus ressuscité et glorieux. Eh bien ! ceci s'explique aisément. La Résurrection de Jésus concerne son corps personnel, alors que notre corps n'est pas encore ressuscité ; et comme les baptisés

sont devenus son corps d'une façon éminente par leur incorporation à son Corps mystique qui est l'Église unie inséparablement à sa Tête, le Christ glorieux, celui-ci s'humilie et souffre les malheurs et les maux de ses membres qui sont lui-même.¹ Jésus disait cela à Saul sur le chemin de Damas, et Blaise Pascal l'avait bien compris, lorsqu'il écrivait : « *Le Christ est en agonie jusqu'à la fin du monde* ».

Lorsque le Verbe, par la volonté du Père et l'opération du Saint-Esprit, décide de s'incarner, de se faire homme pleinement et non plus d'une façon ébauchée, il n'a fait que reprendre son humanité déchue, misérable, coupable, repentante, châtiée, mortelle, pour la sauver. Il n'y a donc que l'humanité de Jésus qui est aussi la nôtre. Aussi pourrait-on dire que Jésus est vraiment l'homme que Dieu voulait, et que, par rapport à lui, tous les autres sont des sous-hommes. Avant notre baptême, nous participions totalement comme Adam à l'humanité ébauchée du Verbe, mais par le baptême, nous sommes incorporés à l'humanité ressuscitée du Christ, nous participons à l'Incarnation, et devenons des hommes nouveaux comme le Christ, l'Homme nouveau. Voilà pourquoi, dans notre épître, Paul disait que le Christ était les prémices de ceux qui croient en lui, qui vivent son humilité, qui souffrent sa Passion, et qui aspirent à ressusciter et à être glorifiés comme lui et par lui.

Tout cela suscite bien des questions qu'il n'est pas possible de traiter maintenant ; mais au moins sommes-nous en état de mieux comprendre la demande des justes et la réponse de Jésus de notre parabole.

- v. 37-39 : « *Quand t'avons-nous vu avoir faim ?* ». Païens, juifs, chrétiens reconnaissent Jésus puisqu'il se montre, mais chacun au niveau de connaissance qu'il a de la Révélation, et c'est pourquoi ils lui demandent quand, dans quelles circonstances, à quels moments ils l'avaient déjà vu affamé, étranger, prisonnier. Les deux premiers, qui le connaissaient peu ou mal, ne savent pas quand ils l'ont abreuvé, vêtu, visité ; mais les chrétiens, qui devaient bien le connaître, posent les mêmes questions : Pourquoi ? D'abord, parce qu'ils ne le connaissaient pas parfaitement ou n'avaient pas prêté attention à lui ; ensuite et surtout, parce que Jésus n'était pas présent dans n'importe quel affamé, il n'était présent que dans un affamé de la faim de Jésus, dans le sens que Jésus lui a donné sa faim. La réponse de Jésus va achever de nous éclairer.
- v. 40 : « *Ce que vous avez fait à l'un de ces très petits qui sont mes frères* ». Le terme « frère », dans la Bible, s'applique à toute société, depuis la famille jusqu'au genre humain ; ici, c'est toute l'humanité que Jésus envisage. Mais « frères » fait aussi et évidemment allusion au même père ; Jésus évoque donc son Père comme Père de tous les hommes, et lui-même, d'après ce que nous avons vu précédemment, peut les appeler « mes frères » (Rm 8,29). Et ce sur quoi il insiste, c'est l'un des très petits de ses frères, c.à.d. qui est devenu semblable à lui qui s'est fait le plus petit de tous, celui en qui Jésus vit sa faiblesse, son rejet, sa Passion. Il s'agit donc bien de quelqu'un qui vit notamment la faim de Jésus, car Jésus ressuscité a encore, et toujours jusqu'à la fin du monde, faim du Salut des hommes, mais, comme sa faim ne peut être apaisée que par ceux qui le nourrissent, il donne sa faim à « *un unique* » de ces très petits ; il l'appelle « unique » parce que celui-là vit de son Esprit et représente tous les autres. Et cet « unique » accepte de vivre ses tourments.

Jésus ne parle donc pas de tous les affamés et assoiffés, encore qu'il faille les rassasier tous, parce qu'ils sont ses frères ; il parle de ceux qui souffrent de la faim que lui-même a ressentie à ses trois tentations par le Diable, et qui souffrent de la soif qu'il a endurée sur la croix, c.à.d. de tous ceux qui vivent la Passion du Christ d'une façon adéquate que lui seul connaît. Au fond, Jésus a demandé à ces très petits d'imiter sa

vie humaine douloureuse. Comme Fils de Dieu, il ne pouvait pas souffrir ni mourir pour sauver le monde ; alors il s'est fait homme pour cela. De même, comme homme, Jésus ressuscité ne peut plus souffrir, et c'est pourquoi il demande à tous de continuer à vivre sa Passion pour le Salut des hommes. Ainsi agissait Paul : « *Je trouve ma joie dans les souffrances que j'endure pour vous, et je complète en ma chair ce qui manque aux épreuves du Christ, pour son Corps qui est l'Église* » (Col 1,24). Et Jésus révélera leur attitude au jour du Jugement. Mais que penser des chrétiens qui connaissent le sens de notre parabole en acte ? Comme ils ne peuvent pas savoir lequel de ces très petits parmi les frères de Jésus ils ont rencontré, ils doivent veiller à imiter les justes de la parabole à qui Jésus révèle ce qu'ils devaient faire, supporter volontiers les souffrances inhérentes à la vie chrétienne, ce qui leur permettra de comprendre la souffrance des autres. Quant aux juifs et aux païens qui ne savent rien sur ce point, le Jugement dernier leur révélera s'ils ont eu le souci du salut d'autrui et la façon dont ils ont agi à l'égard des souffrants qu'ils ont rencontrés. A ce propos, nous avons l'exemple de la Conversion de Martin de Tours, païen et soldat hongrois.

3) Verdict malheureux pour les innommés (v. 41-46)

- v. 41-45 : Les justes étaient appelés « les bénis » héritant du Royaume préparé pour eux ; les innommés sont appelés « les maudits » destinés au feu éternel apprêté pour le Diable. A ceux-ci Jésus reproche de n'avoir pas fait, comme les justes, « à un unique de ces très petits » auxquels Jésus n'ajoute pas « de mes frères ». Car ils n'ont pas vu Jésus comme leur frère, ce qui revient à dire qu'ils ne croyaient pas en lui et se damnaient eux-mêmes, et ils n'ont pas vu les autres comme leurs frères parce qu'ils ne se préoccupaient que d'eux-mêmes et voulaient se sauver eux-mêmes. Et ils sont, eux aussi, des païens, des juifs et des chrétiens.
- v. 46 : « *Ceux-ci s'en iront à la punition éternelle, et les justes à la vie éternelle* » : Le verdict pour les uns et pour les autres est un peu différent de celui dit plus haut (v. 34 et 41), parce qu'à mon avis, il ne s'agit pas seulement ici du Jugement dernier, mais aussi du Jugement particulier au moment de la mort. Les innommés, appelés maudits, n'ont pas exercé la miséricorde envers Jésus lui-même qui s'est présenté à eux dans la personne de ses très petits, car le Salut et la damnation se décident sur la façon dont on a aimé ou haï le Christ, et sur le fait de croire en lui ou de le rejeter. Ces très petits peuvent aussi être tout homme, païen, juif ou chrétien, ce qui indique que tous les hommes peuvent les rencontrer, et réellement les rencontrent. Toute vie humaine, et pas seulement la vie chrétienne, se ramène à la façon dont on traite le Christ, car il est la Création et l'humanité, et détermine leur sort éternel. Il est donc présent dans le prochain qui nous met à contribution, comme il est présent dans les malheurs et les joies, les catastrophes et les réussites, la prospérité et l'adversité, les ennemis et les amis, les sincères et les menteurs, les pauvres et les riches, ... Il est heureux que tout le monde soit ainsi éprouvé, car tout cela, et spécialement les relations avec le prochain, prépare à vivre ou à ne pas vivre éternellement avec le Christ. Et l'amour du prochain qui est l'amour du Christ est aussi l'amour de Dieu, puisque Jésus est Dieu.

Conclusion

Comme les évangiles des dimanches précédents, notre texte insiste beaucoup sur la personne de Jésus, Christ et Seigneur, humilié, indigent, méconnu. Jésus est au terme de toute vie humaine et habite l'attente de tout homme ; il est au Ciel sur son trône de gloire et il est sur terre dans la vie de misère de ceux qui vivent son humilité, il est le Roi et le Juge qui parvient à établir la justice et il est le plus petit et le laissé pour compte, à la merci de la bonne ou de la mauvaise

volonté de l'homme. En un mot, il est tout, exalté comme Dieu qu'il est, abaissé comme l'homme qu'il est aussi. Ce double fait nous enseigne deux choses :

- a) Tous nos actes et nos pensées étant sous son regard et lui-même décidant de se rendre présent à nous, nous risquons à chaque instant de le rencontrer sans nous en rendre compte. Il nous faut donc tout faire pour lui, afin de ne manquer aucune rencontre.
- b) C'est tout spécialement dans notre rencontre des personnes effacées, isolées, oubliées, négligées, que nous devons être vigilants. Ceci implique que nous vivions la vraie pauvreté, celle que Jésus a vécue, car il peut s'identifier à de telles personnes, malgré l'impression que nous aurions de son absence.

Mais cette omni présence du Christ implique que nous soyons de vrais chrétiens vivant de son humilité et de son amour, afin de donner aux hommes de bonne volonté qui sont dans de nombreuses conditions sociales, morales et religieuses [différentes], l'occasion et la chance de rencontrer le Christ vivant en nous et dans l'Église. Si ce sont les malades qui comprennent le mieux les malades, et les pauvres qui reconnaissent tout de suite les pauvres, il faut être petit pour découvrir les petits. Nous devons donc apprendre à aimer la pauvreté de Jésus, à porter notre croix unie à la sienne, à préférer ses abaissements à tous les honneurs du monde.

En cette fête du Christ-Roi, ce n'est pas seulement Jésus dans sa gloire céleste que nous célébrons, c'est surtout Jésus régnant dans son Église plongée dans le monde, et marchant incognito dans les chemins des hommes, heureux de trouver ceux qui acceptent de vivre sa Passion, car il ne s'est déclaré roi que devant Pilate et la foule des juifs qui le condamneraient à la mort. Nous découvrons mieux la grandeur, la patience et la ténacité de l'amour de Dieu, manifesté en Jésus Christ, qui se sacrifie pour chacun des hommes qu'il veut sauver. Cet amour divin n'est pas seulement celui qui rend éternellement joyeux de la joie de Dieu dans la Béatitude du Ciel, il est le même dès ici-bas dans les misères du monde et les activités de tous les hommes. Quand nous songeons à cette charité divine que le Saint-Esprit répand dans nos cœurs pour que nous sachions aimer Dieu et le prochain comme lui, nous ne doutons plus que cette charité divine, si grande et si forte, suscite et traverse toute l'Histoire du Salut.

19^e bienfait de la charité : La force, la royauté, la Béatitude éternelle

¹ (p. 12, l. 3) Nous ne devons pas considérer un pauvre paysan ou une pauvre femme selon leur extérieur, ni selon ce qui paraît de la portée de leur esprit ; d'autant que bien souvent ils n'ont presque pas la figure ni l'esprit de personnes raisonnables. Mais tournez la médaille, et vous verrez par les lumières de la foi que le Fils de Dieu, qui a voulu être pauvre, nous est représenté par ces pauvres ; qu'il n'avait presque pas la figure d'un homme en sa Passion, et qu'il passait pour fou dans l'esprit des Gentils, et pour pierre de scandale dans celui des Juifs ; et avec tout cela, il se qualifie l'évangéliste des pauvres : « Il m'a envoyé porter la Bonne Nouvelle aux pauvres ».

Ô Dieu ! qu'il fait beau voir les pauvres, si nous les considérons en Dieu et dans l'estime que Jésus Christ en a faite ! Mais, si nous les regardons selon les sentiments de la chair et de l'esprit mondain, ils paraîtront méprisables.

Dieu aime les pauvres, et par conséquent il aime ceux qui aiment les pauvres ; car, lorsqu'on aime bien quelqu'un, on a de l'affection pour ses amis et pour ses serviteurs. Or, la petite Compagnie de la Mission tâche de s'appliquer avec affection à servir les pauvres, qui sont les bien-aimés de Dieu ; et aussi nous avons sujet d'espérer que, pour l'amour d'eux, Dieu nous aimera.